

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 88 (1943)
Heft: 8

Artikel: Réflexions sur la campagne de France
Autor: Bauer, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Prix du numéro : fr. 1.50.

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Avenue de la Gare 33, Lausanne

Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

Réflexions sur la campagne de France

LA RUPTURE DE LA MEUSE.

Dans nos précédents articles, consacrés à la campagne de France, nous avons exposé les diverses hypothèses stratégiques envisagées par le Haut-Commandement français, durant les huit mois de la « drôle de guerre », et décrit en détail la manœuvre de la Dyle, à laquelle le général Gamelin, commandant en chef des forces terrestres, donna son approbation définitive fin mars 1940. Cette opération ayant été déclenchée, à la première nouvelle de l'irruption de la *Wehrmacht* sur les territoires néerlandais, belge et luxembourgeois, tout le reste allait se déduire logiquement, sous l'empire d'une inexorable fatalité, sans que l'on soit forcé de faire intervenir d'autres éléments que la triple supériorité numérique, matérielle et manœuvrière des Allemands.

Nous avons cherché à montrer l'an dernier, le contraste étonnant que l'on peut constater entre la témérité de cette

manœuvre de caractère essentiellement défensif, et la faiblesse des moyens que le G.Q.G. de Vincennes consentit à mettre à la disposition du général Billotte. Il incombait, en effet, au commandant du G. A. 1 de courir les chances inégales d'un véritable combat de rencontre, avec 31 divisions d'infanterie, dont 6 de réserve de type B, précédées dans les Pays-Bas et éclairées par 3 D. L. M. et 4 D. L. C., contre la masse principale de l'armée allemande, dont le 2^e bureau du général Gamelin estimait les effectifs à quelque 125 divisions. Assurément, on espérait à Vincennes, que le Groupe des Armées du Nord réussirait à lier ses opérations, tant avec l'armée belge (20 divisions d'infanterie et un corps de cavalerie à 2 divisions), qu'avec l'armée hollandaise (8 divisions d'infanterie et une division légère) ; d'autre part, un premier échelon de réserve, composé de trois divisions motorisées et de trois divisions cuirassées, pouvait venir renforcer le général Billotte sur la Dyle, dans un délai de 24 ou de 48 heures, les trois D. I. M. se trouvant stationnées dans les régions de Ressaons-sur-Matz (1^{re} D. I. M.), de Saint-Quentin (12^e D. I. M.) et de Tergnier (15^e D. I. M.), tandis que les 3 D. C. R. se trouvaient au camp de Châlons, prêts à prendre la direction du Nord.

Ainsi donc, le jour J+4 ou J+5, si tout se passait selon les calculs de son 3^e bureau (général Kœltz), le commandant en chef des forces terrestres comptait pouvoir disposer de 62 divisions d'infanterie, de 3 D. C. R., de 3 D. L. M. et de 7 divisions de cavalerie, plus ou moins mécanisées, qui lui permettraient de tenir « sans esprit de recul », le front de 400 kilomètres, qui s'étend entre Longuyon et le Zuyderzee, avec une densité normale. Ces forces, appartenant à quatre nations, étaient, il est vrai, étrangement bigarrées, ce qui n'allait pas faciliter au valeureux général Billotte, l'exercice de son commandement. Mais encore quelques journées de répit ou de combat retardateur, et l'on pourrait faire entrer en ligne un second lot de réserve, fort de 12 divisions d'infanterie, et le précieux appoint de la 4^e D. C. R. (colonel de Gaulle) et de la

1^{re} *Armoured division* (major-général Evans) dont l'organisation était presque achevée le 10 mai 1940.

Mais, effectivement, ces quatre ou cinq jours indispensables allaient être refusés au général Gamelin, et toutes ses espérances s'en allèrent successivement à vau-l'eau, tant par la puissance que par le rythme de l'attaque allemande. Le 15 mai 1940, alors que le front s'effondrait entre Namur et Sedan, il fallait déjà déduire de l'ordre de bataille des Alliés les 8 divisions d'infanterie et la division légère du général Winkelmann, devenues prisonnières de guerre, à la suite de la capitulation de Rotterdam, et quand au 1^{er} lot des réserves du G. Q. G., les 1^{re}, 12^e et 15^e D. I. M., envoyées en renfort à la 1^{re} Armée, allaient être enveloppées dans la catastrophe du G. A. 1, cependant que les 450 chars des trois D. C. R. allaient se dépenser aussi vainement qu'héroïquement à tenter d'aveugler l'énorme brèche de la Meuse. Somme toute, à partir du 13 mai au soir, le G. A. 1 allait être détruit en détail, sans jamais avoir pu livrer, toutes forces réunies, cette grande bataille défensive que lui prescrivaient ses instructions. Et ce développement de la manœuvre Dyle condamne sans sursis et sans appel ce système stratégique du général Gamelin.

* * *

C'est aussi qu'avec la parcimonie du G. Q. G. de Vincennes, allaient contraster la prodigalité raisonnée et l'audace méthodique de l'O. K. W. Tout le monde à la bataille : tel semble avoir été le principe, renouvelé de Napoléon et de Nelson, du chancelier Hitler et des colonels-généraux von Keitel et von Brauchitch. Contre les forces mal jointes du C. A. 1, des Hollandais et des Belges, le commandement suprême allemand avait fait masse. Sur les 110 divisions d'infanterie que les calculs de ses adversaires attribuaient aux forces de la *Wehrmacht* concentrées sur le front de l'Ouest, 86, dit-on, firent mouvement dans la journée du 10 mai et les jours suivants, dans les deux Groupes d'armées von Bock et von Rundstedt,

précédées par le raz de marée mécanique de 10 *Panzerdivisionen*, éclairées et soutenues du haut du ciel par les milliers d'avions des 2^e et 3^e *Luftflotten* (von Kesselring et Sperrle). Il est vrai que la connaissance assez exacte qu'il avait du dispositif français et des intentions du général Gamelin, autorisait l'O. K. W. à procéder à cette remarquable condensation de ses meilleures forces de combat, entre Trèves et Wesel. Rien, raisonnablement, ne lui faisait prévoir que l'ennemi riposterait à la manœuvre de la Meuse par une contre-attaque sortant brusquement de la Ligne Maginot. Et dès son déclenchement, l'offensive allemande agissant du fort au faible avec une incomparable puissance, le haut-commandement adverse n'aurait ni les moyens ni la liberté d'action nécessaires pour organiser de toutes pièces une grosse opération de diversion. Tout au contraire, pris de court par cette botte imprévue, il vouerait tous ses soins et toutes ses ressources à colmater la brèche ouverte au centre de son dispositif.

Au reste, de Loerrach à Rastatt et de Rastatt à la Moselle, l'O. K. W. se fiait à la puissance défensive de la ligne Siegfried. La fortification joua ainsi un rôle éminent dans la conception de la manœuvre allemande, alors qu'elle n'exerça, semble-t-il, aucune influence sur le déploiement des armées françaises du Nord et du Nord-Est. Et ceci montre jusqu'à l'évidence, à l'encontre de toutes les théories émises ici et là, depuis le 25 juin 1940, que la tourelle et la casemate conservent encore aujourd'hui leur pleine valeur, à condition, toutefois, qu'on se soucie de les faire participer à la bataille.

Dans le discours qu'il a prononcé au Reichstag, le 19 juillet 1940, le chancelier Hitler a si clairement exposé son idée de manœuvre, basée sur la surprise, sur la vitesse et sur la puissance, qu'il semble inutile de lui vouer un plus long commentaire. Il vaut la peine, par contre, d'entrer dans quelques détails pour décrire le fractionnement des forces blindées et motorisées du Reich, à la date du 10 mai 1940. Il exprime, en effet, si parfaitement l'intention opérative de l'O. K. W.

qu'il nous permet de comprendre d'emblée la réussite totale de la manœuvre de la Meuse.

Sur les 10 divisions cuirassées que comptait la *Wehrmacht*, à cette époque, trois seulement furent attribuées au Groupe d'Armées A, commandé, comme chacun sait, par le colonel-général von Bock, savoir :

- la 9^e division blindée (major-général Dr Hubicky) attribuée au 26^e C. A. de la 18^e Armée (colonel-général von Küchler). Il lui incombait de pousser rapidement de Duisbourg sur Dordrecht, pour y prendre liaison avec les parachutistes descendus à l'intérieur de la *Festung-Holland*, et mettre fin par ainsi à la résistance néerlandaise, avant que les Alliés pussent donner la main au général Winkelmann. On sait comment elle s'acquitta avec succès de sa mission qui, dans la région de Tilburg, la mit en contact avec la 1^{re} D. L. M., avant-garde de la 7^e Armée française.
- Le 16^e C. A. blindé (général de la cavalerie Hœppner) qui comprenait les 3^e (major-général Stumpf) et 4^e *Panzer* (lieutenant-général Stever), agissant par la rive gauche de la Meuse, au profit et au devant de la 6^e Armée (colonel-général von Reichenau). Il lui appartenait de relever de leur mission les troupes parachutées qui avaient atterri sur le fort d'Eben-Emaël, de se saisir des passages du Canal Albert, et d'accrocher de telle façon les Anglo-Franco-Belges au Nord de Namur, que l'attention du G. Q. G. de Vincennes demeurât fixée dans ce secteur, somme toute secondaire, et que les Alliés fussent entravés dans les mouvements de décrochement que ne manquerait pas de provoquer la percée des forces cuirassées allemandes, entre Dinant et Sedan.

Le Groupe d'Armées B (colonel-général von Rundstedt), chargé de l'opération de rupture, ne comprenait pas moins de 7 divisions cuirassées et 3 divisions motorisées, articulées ainsi qu'il suit :

- Le groupement blindé Hoth, disposant de l'E. M. du 15^e C. A. blindé et des forces du 39^e *Panzerkorps* (lieutenant-général Schmidt) était chargé d'ouvrir la marche à la 4^e armée (colonel-général von Kluge), et de surprendre les passages de la Meuse entre Namur et Dinant. Il lui était attribué, dans cette intention, la 5^e division blindée (major-général von Hartlieb, *dit* Walsporn) et la 7^e *Panzer*, dont le major-général Erwin Rommel avait assumé le commandement après la campagne de Pologne.
- Le détachement d'Armée blindé von Kleist, qui constituait le véritable fer de lance de la *Wehrmacht*. L'E. M. du 12^e C. A. cuirassé constituait son organe de commandement, les 41^e et 19^e C. A. blindés (lieutenant-général Reinhardt et général Guderian, ainsi que le 14^e C. A. motorisé (lieutenant-général von Wittersheim), ses moyens de combat.

Le 14^e C. A. blindé, avec ses 6^e et 8^e divisions blindées (major-général Kempf et lieutenant-général Kuntzen), devait foncer sur Monthermé, au confluent de la Meuse et de la Semoy. Le 19^e C. A. était chargé de l'opération de Sedan, dont il aborderait les défenses avec 3 *Panzerdivisionen* : la 1^{re} (lieutenant-général Kirchner,) la 2^e (lieutenant-général Veiel) et la 10^e (lieutenant-général Schaal). La Meuse forcée, les 1500 chars du général Guderian gagneraient encore quelques kilomètres vers le Sud, en direction de Stonne, pour se donner de l'air, puis convergeraient brusquement vers l'Ouest, à travers le canal des Ardennes, et fonceraient à corps perdu sur l'axe Poix-Terron-Signy l'Abbaye-Montcornet-Saint Quentin-Amiens-Abbeville. Dans leur sillage, roulerait le 14^e C. A. motorisé, fort lui aussi de 3 divisions (2^e division : lieutenant-général Bader, 13^e division : lieutenant-général Otto, 29^e division : lieutenant-général Lemelsen). Le passage de la Meuse réussi, le lieutenant-général von Wittersheim couvrirait face au Sud la conversion et le mouvement de son collègue

Guderian, en attendant que la 16^e Armée (colonel-général von Busch), puis la 12^e Armée (colonel-général List) vinssent le relever, l'un après l'autre, de cette essentielle mission de sûreté qu'il assumerait des bords de la Meuse à ceux de la Somme.

Comme on voit, à l'audace de cette manœuvre inédite correspondait encore sa puissance de choc, multipliée par tout l'effet moral et matériel de la surprise, au plein sens du mot, qu'allait produire la soudaine apparition de 7 divisions cuirassées et de 3 divisions motorisées à Houx, Hastières, Monthermé et Sedan. Les Français tenaient le massif montueux, boisé, mal frayé des Ardennes pour impropre à une grande opération stratégique ; tout au plus s'attendaient-ils dans la région de Dinant à une attaque de diversion du genre de celle que le colonel-général von Hausen et sa 3^e Armée tentèrent et manquèrent, dans la journée du 23 août 1914 ; le chancelier Hitler allait lancer dans cette vieille forêt primitive, connue par les déboires des Ruffey et des Langle de Cary, la masse de 3500 chars et de 45 000 véhicules motorisés, dont les éléments combattants se trouveraient à pied d'œuvre le jour J+3.

Cette manœuvre ayant été mise au point par un travail d'Etat-Major dont on admirera, tout à la fois, le réalisme et la minutie, que ce prodigieux bataillon carré du colonel-général von Kleist, éclairé et soutenu à coups de bombes par les centaines et les centaines de *Stukas* de la 2^e *Luftflotte* et du C. A. aérien von Richthofen, ait obtenu le succès foudroyant que l'on sait, la chose ne tient pas du miracle, c'est le contraire qui eût constitué un véritable défi à la raison humaine !

* * *

Nous venons de dire que la manœuvre du chancelier Hitler allait frapper du fort au faible, et nous venons de décrire ce « fort », avec les détails nécessaires pour l'intelli-

gence de la suite. Voyons maintenant ce « faible », c'est-à-dire la défense de la Meuse, telle que l'avaient organisée les généraux Corap et Huntziger avec les moyens que leur avait si parcimonieusement mesurés, en quantité et en qualité, le G. Q. G. de Vincennes. Comme on vient de le dire, personne en France ne s'attendait à ce que l'ennemi s'efforçât de frapper un grand coup dans ce secteur, encore qu'une pareille éventualité ait été envisagée, croyons-nous, au cours d'un voyage d'Etat-Major de l'année 1938. La 9^e et la 2^e Armées françaises en étaient donc réduites au rôle modeste d'une charnière destinée à relier la partie fixe (G. A. 2) à la partie mobile (G. A. 1), dont elles faisaient partie l'une et l'autre, du dispositif du général Gamelin.

Notons à ce propos qu'il eût été plus logique, semble-t-il, dès le moment où l'on se décidait pour l'opération de la Dyle, de subordonner l'ensemble de la 2^e Armée, et la droite de la 9^e, au général Prételat. Il était bien difficile, en effet, au général Billotte, chargé de jeter son Groupe d'Armées sur la ligne Namur-Louvain-Bréda et d'établir son autorité sur les forces du roi Léopold et de la reine Wilhelmine, de vouer encore beaucoup d'attention à ce qui se passait dans la région des Ardennes, quand tout l'attirait vers Tongres, Tirlemont, la trouée de Gembloux et Brida. Dès le moment de la rupture de la Meuse, la 2^e Armée fut, comme nous le verrons, directement subordonnée au général Georges, commandant en chef du théâtre d'opération du Nord-Est. Mais cette mesure venait trop tard et n'exprimait plus, somme toute, que l'impossibilité où se trouvait le général Billotte d'adresser désormais aucune directive au général Huntziger.

Quoi qu'il en soit de cette question préliminaire, encore fallait-il que cette charnière tînt bon en tout état de cause, et l'on pouvait en assurer la tenue soit par l'obstacle de la fortification, soit par le rempart vivant des effectifs.

En fait de fortifications, de nombreux articles de la presse du Reich ou d'inspiration allemande, nous parlent, à propos

de la percée du 13 mai 1940, du forçement de la « ligne Maginot prolongée ». En fait, l'ensemble de positions bétonnées et cuirassées qui méritait proprement cette qualification ne dépassait pas le petit ouvrage de La Ferté, construit sur la rive gauche de la Chiers, à l'extrémité occidentale du secteur fortifié de Montmédy, et qui fut enlevé par les Allemands, le 19 mai 1940, en devenant le glorieux tombeau du lieutenant Bourguignon et de ses 60 hommes d'équipage. Mais entre Montmédy et Maubeuge, il n'avait été consacré que de très faibles sommes : 17 millions de francs, cours Léon Blum, en 1937, et 67 millions de même monnaie en 1938. Pour ce prix on ne pouvait rien avoir qui se comparât aux puissants ensembles du Hohwald (1800 hommes de garnison !), ni même au système continu de fortins, dont les armes battaient, sans lacune, le lit du Rhin entre la frontière suisse et Haguenau.

Vint le 2 septembre 1939, mais quant à ce qui fut exécuté entre Sedan et Givet, durant les huit mois de la « drôle de guerre », il faut bien constater que la défense des Ardennes demeura, ainsi que précédemment, dans sa modeste position de troisième urgence. Dans ce domaine, comme dans les autres, ce fut la ligne Maginot qui monopolisa la sollicitude et les ressources fort limitées du Haut-Commandement français. Le 10 mai 1940, il n'existait effectivement sur la rive gauche du fleuve qu'une première ligne de fortins, formant deux têtes de pont à Sedan et à Mézières-Charleville. Selon la déposition au procès de Riom, du général Boris, ancien commandant du 4^e C. A., que personne ne saurait qualifier de détracteur de la République, deux seulement des 25 grandes casemates dont on avait prévu la construction dans le secteur de la 9^e Armée, avaient pu être menées à bien, faute de main-d'œuvre qualifiée et de matériel. Relevons aussi que beaucoup de ces ouvrages n'avaient pas reçu leurs armes organiques et qu'ils devaient se contenter provisoirement des canons anti-chars de l'armée de campagne, or on sait les lacunes que présentaient les divisions de réserve de type B, en ce qui concerne

leur dotation de pièces de 2,5 et de 4,7 cm. On notera également que de nombreux blocs de béton des bords de la Meuse n'avaient pas encore reçu à cette époque les blindages d'acier spécial, destinés à leurs meurtrières et les remplaçaient, tant bien que mal par des sacs de terre. Enfin le fossé antichars continu qui, quelques kilomètres plus en arrière, aurait dû doubler l'obstacle naturel du fleuve, n'était terminé que par place.

Ces constatations ne valent que pour le secteur français du cours de la Meuse ; entre Givet et Namur, sur territoire belge, le génie du roi Léopold avait été trop occupé au renforcement du Canal Albert ou à l'établissement de l'obstacle antichars du Brabant, pour se soucier encore d'aménager les positions sur lesquelles devait venir s'établir la gauche de l'armée Corap. On conclura de tout ceci que l'état des fortifications à la charnière du dispositif français n'autorisait nullement le G. Q. G. de Vincennes à se fonder sur elles pour mesurer les effectifs attribués aux 9^e et 2^e Armées.

C'est pourtant ce qui fut fait.

(A suivre.)

Major ED. BAUER
